

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

LA LIBERTÉ

DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON

*Liberté, Liberté chérie
Combats avec tes défenseurs*

(ROUGET DE L'ISLE)

*Un peuple n'est vaincu que
lorsqu'il accepte de l'être.*

(FOCH)

HEBDOMADAIRE INDEPENDANT

Administration, Publicité et Circulation: Léon Briand, rue Jacques Cartier -- SAINT-PIERRE



UNE CONFÉRENCE DE PRESSE DE NOTRE GRAND CHEF

Au cours d'une conférence de presse, qu'il a tenu le 25 Octobre, le général de Gaulle, président du Gouvernement Provisoire de la République Française déclara que les troupes françaises qui entrèrent en Allemagne occuperont militairement les territoires qu'elles auront enlevés à l'armée Allemande. Le Chef de la France précisa cependant, qu'aucune conversation n'eut encore lieu entre les gouvernements français et alliés au sujet des conditions politiques de cette occupation.

« La France, déclara le général de Gaulle, est prête et désire prendre une part plus grande à l'effort de guerre commun. Le fait de recevoir des armes de ses alliés lui permettrait d'augmenter en quelques semaines, sa contribution militaire sur le front. Il faut prévoir une assez longue et très dure campagne sur le territoire allemand. Il est possible qu'il soit reconnu avantageux que de nouvelles divisions françaises participent à ces efforts, mais pour cela et en attendant que puissent reprendre les fabrications de l'armement français, les fournitures des armées alliées sont nécessaires ».

Et le général poursuivit « Depuis le début de la bataille de France, nous n'avons pas reçu de nos alliés de quoi armer une grande unité. Il faut certes reconnaître l'importance des tâches auxquelles les alliés durent faire face pour la bataille elle-même, ce qui explique dans une certaine mesure pourquoi cet armement ne nous parvint pas ».

Le général de Gaulle déclara qu'il ne pensait pas qu'il soit nécessaire de constituer un bloc des nations de l'Ouest de l'Europe mais que le voisinage de ces états impliquait une organisation de leurs rapports, au point de vue de la sécurité. Concernant la situation de la Syrie et du Liban, le général de Gaulle rappela que le but de la France était que la Syrie et le Liban soient indépendants mais « Il serait regrettable, ajouta-t-il, que la France apprit un jour que les difficultés qu'elle éprouve ailleurs aient été compliquées

par des difficultés artificielles provoquées à Beyrouth ou à Damas. Si c'était le cas il faudrait que cela cesse ».

Parlant des têtes de pont allemandes sur l'Atlantique, le général de Gaulle précisa qu'elles étaient tenues par environ 70.000 hommes, et le chef de la France ajouta: « Ce sont seulement les F.F.I. qui tiennent contact avec elles mais malgré leur courage, ces forces mal équipées sont à peine suffisantes. Il faudra des forces différentes, en tout cas plus puissantes pour réduire la résistance allemande ».

Le général de Gaulle déclara ensuite que la situation économique de la France revêtait deux aspects: au point de vue agricole, l'impression générale est bien meilleure qu'on pouvait s'y attendre. Au point de vue industriel, la situation est toute différente. Les usines ont été en partie pillées par les Allemands et manquent de charbon, de courant électrique et de matières premières. « En conséquence, dit le général de Gaulle, le démarrage industriel de la France est actuellement difficile. Tous les Français comprennent l'étendue du malheur qui arriva et comprennent aussi l'étendue de l'effort qu'ils ont à accomplir pour le redressement de la France. Ils veulent refaire la France d'une manière nouvelle: politiquement, économiquement, socialement et moralement ».

A propos de la reconnaissance du gouvernement français, le général de Gaulle déclara que ce dernier était naturellement satisfait de voir qu'on l'appelait par son nom ».

Abordant une autre question, le Chef de la France annonça que 52.000 F.F.I. se trouvaient maintenant inclus dans l'armée du général de Lattre de Tassigny. Il annonça également que le gouvernement procédait au recrutement du corps expéditionnaire pour l'Indochine sur la base des troupes coloniales et des engagements volontaires. Le général de Gaulle ajouta que les engagements volontaires suffisent à couvrir les besoins.

En concluant, le général de Gaulle déclara : « N'oublions jamais que depuis la première minute de la guerre, il n'y a qu'un seul parti : le parti de ceux combattant l'ennemi. Ce qui est essentiel, c'est que le parti de la liberté remporte la victoire, uni réellement uni; que chaque état reçoive la part qu'il mérite par son effort et ses souffrances; que la paix soit une paix d'union c'est-à-dire, que chacun des états de la France, grands ou petits, qui participèrent à la coalition reçoive sa

part objectivement et sans passion; enfin qu'il résulte de la somme des souffrances endurées pendant 4 ans une organisation mondiale telle que la sécurité de chaque peuple, la dignité de chaque peuple, le développement de chaque peuple soient possibles et même garantis par toutes les autres nations. Si l'humanité parvient à réaliser cela, tous ceux qui moururent pour cette cause, ne seront pas morts en vain. C'est là le vrai problème des peuples ».

LES MARTYRS DE CHATEAUBRIANT

Voici un peu plus de trois ans, le 22 Octobre 1941, vingt-sept Français tombaient à Chateaubriant sous les balles allemandes. Avant eux dans les fossés du Mont Valérien, d'autres Français étaient déjà tombés face à l'ennemi, les premiers mots de la Marseillaise aux lèvres et une dernière lueur d'espoir dans les yeux. Et depuis... Depuis, c'est par milliers qu'il faut compter les Français morts pour le bon combat dans la lutte suprême pour la France Eternelle.

En ces tristes journées de la Toussaint notre pensée émue va vers les victimes innombrables qui payèrent de leur sang la haine de l'envahisseur.

Notre pensée évoque tour à tour les savants de l'Homme fusillés au Mont Valérien; le substitut Parodi, assassiné dans sa prison, Madame Albrecht décapitée à la hache dans la cour de Fresnes; le député Catelas, guillotiné à la Santé; le philosophe Politzer, fusillé à Paris; la veuve Politzer, lentement torturée, morte dans l'enfer d'Auschwitz et combien d'autres hommes, femmes, enfants qui sont morts dans un glorieux anonymat, tombés sous les balles allemandes; tous morts pour la France.

Plus tard, l'histoire saura dégager la leçon de ces faits; le poète chantera la gloire anonyme des enfants de France assassinés par l'ennemi sanguinaire et cruel; l'écrivain mettra des accents pathétiques sur les récits faisant vivre notre époque; et la France se transmettra de génération en génération l'épopée glorieuse de ses fils qui luttèrent et surent mourir pour elle.

Le 22 Octobre 1941, cette date résonne douloureusement dans le cœur de la France frémissante et meurtrie.

Le récit que nous publions ci-dessous relate d'une façon véridique la mort des 27 martyrs de Chateaubriant.

Morts pour la Patrie, Dormez en Paix

Votre souvenir reste impérissable.

La France ne vous oubliera jamais.

Au camp de Chateaubriant, il y avait en octobre 1941, un peu plus de 400 prisonniers. On sait ce qu'est la vie dans ces camps, on ne sait pas assez le courage qu'y déploient des hommes et des femmes, démunis de tout et que ne semble occuper que le souci de maintenir le moral de tous. A Chateaubriant, ils préparaient des divertissements communs, ils faisaient des cours pour mettre en commun le savoir particulier de chacun. Le 20 octobre, un lundi, on y apprend qu'à Nantes, un officier allemand vient d'être abattu. Vers une heure

de l'après-midi, l'officier de la Kommandatur confère avec les directeurs du camp. Il s'agit de désigner des otages. Deux cents dossiers environ sont remis par le camp au chef de cabinet du sous-préfet, qui les portera à Paris, au ministère de l'intérieur, où les otages seront choisis.

Ce même 20 Octobre, les troupes allemandes prennent la garde du camp à la place des gardes mobiles français. Les prisonniers sont consignés dans les baraques jusqu'au lendemain, 9 heures. Vers 9 heures du soir, les sentinelles tirent dans le camp, croyant voir une ombre. Une balle entre dans la baraque 10 et siffle aux oreilles d'un prisonnier couché. Le lendemain la garde allemande est relevée. Des rumeurs circulent. Les prisonniers apprennent le départ pour Paris du chef de cabinet du sous-préfet, avec les dossiers. On prétend que 30 otages doivent être désignés dans le camp. Dans la baraque 19, où il y a vingt-et-un hommes, une indiscretion a fait savoir que c'est de cette baraque que viendra le gros du contingent exigé. Vers 9 heures du soir, les soldats allemands reprennent la garde.

* *

Imaginez la veillée dans la baraque 19. Voici ce qu'écrivit de cette nuit-là un de ceux qu'on appellera « les rescapés » :

« Nous discutons, cette nuit, assez tard et nul ne se fait d'illusion sur le sort qui nous attend. C'est bien une veillée funèbre. Néanmoins, aucun de nous ne manifeste d'angoisse, ni même de crainte. Sans crânerie, chacun attend la suite du drame et la seule appréhension que l'on puisse avoir et de laquelle on discute, c'est ce : « Serons-nous guillotinés ou fusillés ? ». Dans la nuit, un nouveau coup de feu est tiré sur une ombre imaginaire. Cela nous rappelle la façon dont nous sommes gardés et l'interdiction de sortir qui nous est faite... Granet, Timbault, Michels, Auffret, Chandel, Bartoli, Barthélemy, sont assis sur mon lit et chacun dit son mot sur la situation... »

Voici ce qu'il écrit du mercredi matin : « Le réveil est plus sombre qu'à l'ordinaire. Chacun sent passer la menace sur le camp. A 9 heures, nous allons chercher le café. Vers 10 heures, le sous-préfet, le lieutenant Moreau, le lieutenant Tonga, passent devant la baraque et vont examiner la porte du camp qui donne sur la route nationale. Examinent-ils la possibilité de faire



passer des voitures par cette porte ? C'est possible. Quelques minutes après, le lieutenant Tonga réunit ses gendarmes, pour leur passer des consignes nouvelles. Tous sont consignés au camp et la brigade, qui avait été relevée, a été ramenée au camp après un ordre reçu en cours de route.

La plupart d'entre nous faisons des déplacements au camp P-1, et pour beaucoup c'est pour revoir une dernière fois les camarades. Midi, nous nous mettons à table, et notre camarade Ploumarch, aidé de Michels, fait cuire du poisson qu'ils ont reçu. A 13 heures, le repas est terminé; beaucoup se mettent à écrire à leur famille. Maurice, Victor et Jacques se promènent ensemble. Timbault et Granet, se promènent avec Ploumarch. De la fenêtre, on a la vue sur tout le camp P-2. Barthélemy, qui partage ma table et qui est en train d'écrire à sa femme, qui est à la prison de Niort, pousse une exclamation d'étonnement. Il est 13 heures 30. Les gendarmes viennent en ordre et au pas de marche se ranger devant la porte qui ouvre sur notre camp venant du P-2. A ce moment, les Allemands apparaissent, suivis du lieutenant Tonga. Un mot dans les baraquas: « Ça y est, c'est pour nous ! Ils viennent nous chercher ».

Les lettres sont interrompues, ainsi que les promenades, tous se précipitent aux fenêtres pour voir ce qui se prépare. Les Allemands installent un fusil mitrailleur au milieu de la cour du camp P-2, face à la baraque centrale n° 6. Tous les internés sont enfermés dans les baraques respectives, avec un gendarme à la porte. Le lieutenant Tonga, suivi de l'officier allemand et des gendarmes, va ouvrir la porte qui commande l'entrée de notre camp et cette troupe se dirige vers notre baraque. Le lieutenant ouvre la porte, salue cérémonieusement. Il entre, suivi de l'officier allemand. Il prononce ces mots: « Salut, Messieurs ! Préparez-vous à sortir à l'appel de votre nom ! ». Nous sommes tous prêts, massés devant mon lit, qui est le premier à gauche en entrant. Le lieutenant appelle alors: « Michels, Timbault, Ploumarch, Granet, etc... Après en avoir appelé 16 dans notre baraque, on appelle Delavagneraie... C'est Jacques qui répond: « Il est au camp P-1 ». Aussitôt après, le lieutenant se retire en fermant la porte. Les camarades sont entraînés au camp P-2, dans la baraque 6. Nous restons 6 non appelés; nous nous regardons avec stupeur.

L'appel continue dans les autres baraques: deux sont pris ici, un là... Kérival, David, Batard, Delavagneraie, Lefèvre, Tellier, Laforge, Lalet, Lepansé, Pourchasse, Kergengose, Moquet.

Quand on ouvre la baraque 10, le sous-lieutenant Tonga lance sans hésitation un seul nom « Guy Moquet ». Le nom est un couperet qui tombe sur chacun de nos cous, une balle qui perce chacune de nos poitrines. Il répond d'un seul: « présent ! »; et, comme sans réfléchir, droit, plus grand que jamais, notre Guy s'avance d'un pas rapide et assuré. Il a 17 ans, plein d'insouciance et de vie ! A peine éveillé aux premiers rêves de l'amour, il est parti notre Guy, comme serait parti un peu de nous.

Ils sont emmenés avec les autres au camp P-2. Au passage à l'infirmerie, on prendra Garbette, malade. Voici les 27 enfermés dans la baraque 6. Chacun reçoit une feuille et une enveloppe pour écrire ses dernières volontés. Kérival est autorisé à faire ses adieux à sa femme, internée dans le même camp.

Maintenant, dans les baraques, on attend. Chaque porte, chaque fenêtre a été condamnée avec un lit dressé contre les parois. On voit le curé de Bère entrer dans le camp. Cela on dit long. Le curé de Chateaubriant s'est récusé. On voit passer Madame Kérival, autorisée à voir son mari. L'espoir disparaît. C'est à 14 heures 22 que le prêtre sort de la baraque 6. Cinq minutes plus tard, des camions allemands apparaissent sur la route. Alors, de la baraque, un chant monte: « La Marseillaise ». Tout le camp P-1 reprend le chant à son tour. Nous avons compris alors le sens tragique de ces paroles françaises: « Ils viennent, jusque dans nos bras, égorger nos fils, nos compagnes... » A 15 heures, les camions sont rangés devant la baraque 6.

Voici le récit d'un des rescapés:

« Le lieutenant ouvre la porte et commence le dernier appel. A l'annonce de son nom, chacun d'eux se présente. Les gendarmes fouillent et vident toutes leurs poches et leur attachent les mains, puis les font monter dans les camions. Chaque camion prend neuf camarades. Ceux-ci n'arrêtent pas de chanter et nous font des signes d'adieu, car il nous voit à la fenêtre. Ténine interpelle l'officier allemand: « C'est un honneur pour nous, Français, de tomber sous les balles allemandes ». Puis, désignant le jeune Moquet, qui n'a que 17 ans: « C'est un crime de tuer un gosse ! »

Il faudrait tout citer, chaque récit; ils s'éclaircissent l'un l'autre. Dans un autre récit, il y a les larmes aux yeux de ceux qui assistent impuissants au drame, le geste instinctif de se découvrir quand éclate la « Marseillaise » des condamnés. Ce n'est pas César que saluent ceux qui vont mourir, mais la France, mais l'avenir du pays pour lequel ils meurent. Comme ils reconnaissent les voix lointaines, celles de Timbault, de Moquet. Après la « Marseillaise », il y eut le « Chant du Départ ». Qu'ils sont lourds ces vers: « Un Français doit vivre pour elle... Pour elle un Français doit mourir ! » Puis vient « l'Internationale ». Et une voix seule, jeune, fraîche, entonne « La jeune Garde »; c'est Moquet, pour sûr, le benjamin des otages. On ne peut pas couper ce récit-là.

« Par la fenêtre, nous voyons des ombres s'agiter à travers les interstices de la palissade. Nous devinons que nos camarades prennent place dans les camions. Nous nous massons aux fenêtres, côté Nord, pour voir leur départ. Les gendarmes sont toujours là, impassibles, postés de 10 mètres en 10 mètres.

Plus loin, sous le mirador, on distingue les silhouettes sombres des soldats allemands casqués et armés. Une voiture à cheval entre, c'est la voiture de la laiterie. Elle ne va pas loin; un gendarme arrête le cheval par la bride et lui fait faire demi-tour. Le temps est superbe; le ciel d'une pureté exceptionnelle pour un 22 Octobre. On ne voit pas âme qui vive. La consigne est parfaitement

respectée dans notre quartier. Seul, Kiki, notre petit fox-terrier, se roule dans l'herbe, heureux de s'étirer et de se baigner au soleil. A côté, à la 9^{me}, des pas martèlent le plancher. Enfin, la « Marseillaise » une fois encore, s'élève de l'autre côté des palissades. Les moteurs sont mis en marche. Les camions vont partir. La « Marseillaise » s'envole des camions, irrésistible, gagne tout le camp, baraque par baraque. Les gendarmes rendent les honneurs militaires à nos camarades, quand il montent dans les camions et au moment où les camions s'ébranlent.

Alors, mus par le chant qui les a gagnés, ceux dont les camarades viennent de partir pour le supplice, tous se trouvent soudain hors des baraques. Ils sont 400 à chanter. Deux couplets, deux refrains de la « Marseillaise ».

Les détenus apprennent que leurs camarades vont être fusillés à 16 heures 15.

16 heures 15, les voilà tous rassemblés comme pour l'appel, tête nue, en silence, 400 hommes réunis par le camp. Dans chaque camp, l'appel des fusillés est fait; au nom du fusillé un camarade répond « Fusillé ». Une minute de silence. Cérémonial simple, sobre, spontané. Ils l'ont naturellement inventé. Et peut-être qu'il inaugure pour la suite des temps la commémoration qui fera du 22 Octobre de chaque année un anniversaire pour les Français. De deuil, mais d'orgueil aussi. Parce que 27 Français sont morts comme on sait mourir chez nous.

De la soirée qui suit, que rapporter? Seulement le courage de M^{me} Kérival. Cette femme, admirable, quand elle est venue à la baraque des condamnés embrasser son mari, prise de pitié à la vue du jeune Guy Moquet, a proposé aux officiers de prendre sa place. Elle voulait mourir avec son mari et que cet enfant vécût. On le lui a refusé. Maintenant, son calme fait l'admiration de tous; elle se promène sur la piste avec ses amies: « Pourquoi se frapper? Nous ne sommes pas ici-bas pour cueillir des fleurs!. La vie continue. » Et elle dit aux femmes: « Surtout, faites votre fête dimanche; rien ne doit être changé ». Elle tiendra ainsi toute la soirée. Ce n'est que dans sa baraque que la fièvre s'emparera d'elle. Mais le lendemain la retrouvera debout, courageuse.

C'est le lendemain qu'on apprend les détails.

Par un raffinement singulier, l'exécution a eu lieu en trois fournées; il y avait trois rangées de neuf poteaux dans la carrière. Les exécutions ont été faites en trois salves, à 15 heures 55, à 16 heures et à 16 heures 10. Les 27 condamnés ont voulu aller à la mort les yeux non bandés et les mains libres.

C'est d'un garde mobile qu'on tient les détails de l'exécution. Cet homme déclara que les 27 victimes ont donné une leçon de courage ineffaçable. Guy Moquet, qui avait eu une faiblesse au départ, mais dans le courage avait été égal à celui des autres en chemin, s'était évanoui une fois dans la carrière. Il a été fusillé évanoui. Dans le pays, on se répète les mots de martyrs. Le jour de la Toussaint, les défilés ont recommencé; une gerbe de fleurs a été déposée à l'emplacement de chaque po-

teau dans la carrière tragique; des bouquets ont été portés dans les cimetières. Les autorités allemandes ont interdit les défilés et fait une enquête pour rechercher les « coupables » qui avaient apporté des fleurs.

Il faudrait parler de ces 27 hommes. Comment ne pas citer à leur tête le député Michels, tombé sous les balles allemandes, désigné par les autorités françaises. Il laisse une femme et deux enfants. A côté de lui, voici Ploumarch, secrétaire de syndicat à Ivry-sur-Seine; sa femme reste avec un enfant de six ans et deux personnes à sa charge.

Voici le métallurgiste parisien Timbault qui laisse aussi une femme avec un enfant de 15 mois et deux jours de travail par semaine. Voici Vercruysse, de Paris, mutilé de la face de l'autre guerre, qui laisse une femme sans ressources avec un enfant de six ans; les soldats du Kaiser n'avaient pu que le défigurer, ceux de Hitler lui ont donné le coup de grâce. Voici Granet, de Vitry: sa femme fait des ménages pour élever un enfant de 11 ans; voici Auffret, de Bondy, dont la femme est à l'Hôpital avec quatre enfants; Barthélémy, de Thouars, retraité des chemins de fer, 56 ans, dont le fils est déjà marié, mais la femme de ce fils a été emprisonnée à Niort. Bartoli, qui avait 58 ans, une femme et un enfant. Batard, d'Angers, n'avait lui que 21 ans; c'est sa mère qui le pleure. Bourki, dont l'ordre de libération est arrivé le soir de son exécution, instituteur à St-Brieuc, laisse une femme institutrice et un enfant de six ans. Laforce, instituteur, devait comme lui être libéré; il laisse une femme professeur de lycée et un enfant de 17 ans. C'est Lalet, étudiant parisien, de 21 ans, déjà marié, dont la libération est arrivée pendant qu'il écrivait ses dernières volontés; cela ne l'a pas sauvé du poteau. Lefèvre, d'Athis-Mons, laisse une femme et quatre enfants. Lepande, de Nantes, une femme malade avec deux enfants de 5 et 7 ans. Moquet, « Notre Guy », comme disent ses camarades, le martyr de 17 ans qui avait sa mère à sa charge et son jeune frère de 10 ans, le père étant aussi interné. Pesque, 56 ans, laisse un enfant. Pourchasse, 53 ans, laisse une femme sans ressources avec deux enfants de 10 et 4 ans; sa sœur a été arrêtée. Renelle, de Paris, laisse une fille de 20 ans qui devra faire vivre sa grand'mère. L'artisan imprimeur Tellier, d'Armielly (Loiret), 44 ans, veuf. Et le docteur Tenine, 35 ans, celui qui dit « Vous allez voir comment meurt un officier français! », médecin à Antony, fils d'un chauffeur de taxi, qui, sans travail, était à sa charge, venait de perdre son fils de 8 ans quelques jours plus tôt; on dit que sa femme apprenant l'exécution quelques jours après ce terrible deuil, s'est tuée. Voici Kérival, dont la femme a eu le triste privilège, prisonnière à Chateaubriant, de l'embrasser à sa dernière heure. Voici Delavagneraie, qui avait 19 ans et en paraissait 15; Juyn-Kuong, annamite, dont le pays a été livré au Japon, tandis que lui était livré aux Allemands, et que sa femme était jetée en prison à Rennes. Voici David, Grandel, Guguen, Cardette..... Tous des gens pauvres qui vivaient de leur travail. »

Le Livre d'Or de Saint-Pierre

Au nombre des « Martyrs » de la Résistance notre petit pays compte un de ses enfants : Max LEBAN né à Saint-Pierre le 29 Mai 1909.

C'est le 2 Décembre 1943 qu'à Paris ce vrai Français, ce Saint-Pierrais est tombé sous les balles allemandes.

Les détails manquent sur l'activité déployée par ce patriote, mais nous savons déjà, grâce aux renseignements qui nous ont été fournis par l'Association « Croix de Lorraine » de Saint-Pierre, que nous remercions ici très sincèrement, qu'il était agent de liaison et avait pour mission de coordonner les efforts de la Résistance soit à l'intérieur même des F. F. I., soit entre les F. F. I. et l'extérieur.

Fut-il dénoncé par les traîtres à la solde de Vichy ? ou pris les armes à la main, par les Allemands ?

L'avenir nous l'apprendra.

Par son action, par sa mort, nous savons déjà qu'entre l'infâme collaboration et la Résistance à l'ennemi il avait su choisir. Il a suivi la voie toute droite tracée par notre Grand Chef le Général de Gaulle et cette voie l'a conduit au suprême sacrifice.

Pour Vichy il a pu être un traître, un terroriste, pour nous il a été et restera un vrai Français, un vrai Saint-Pierrais, un héros.

La gloire de sa mort rejaillit sur son pays natal. Pour Vichy cette mort a pu être obscure, pour nous elle fait que le nom de Max LEBAN s'inscrit en lettres ineffaçables au Livre d'Or de Saint-Pierre.

A sa veuve, elle-même issue d'une vieille famille Saint-Pierraise, à ses cinq petits enfants, à sa famille de Saint-Pierre et d'Amérique, à ses amis, la « Liberté » présente ses condoléances émues et l'assurance de son affectueuse sympathie.

Max LEBAN n'est plus, mais l'exemple de sa conduite et de sa mort demeure et demeurera comme une vivante leçon d'amour envers ses deux Patries la Grande: notre belle France, qui l'a vu mourir, la Petite: Saint-Pierre qui l'a vu naître et qui le pleure aujourd'hui.

La Résistance de l'Esprit

(Suite)

Sous cette rubrique, nous continuons à apporter la preuve que, même sous l'occupation, l'esprit français n'a jamais perdu ses droits.

Les bonnes histoires

Un chef de la Milice Française plastronnait devant quelques personnes qu'il essayait, vainement, de rallier à la Kollaboration.

— L'Angleterre, dit-il, filera un jour ou l'autre du mauvais coton.

— Peu importe! répliqua un des auditeurs en souriant, l'essentiel c'est qu'elle file un excellent chanvre! Ça nous suffira.

Le milicien n'insista pas.

Sans Blague?

Nous avons connu sous le régime vichyssois les jours sans pain, sans viande, sans alcool, sans feu et aussi les jours sans joie.

Maintenant, les Allemands nous annoncent les avions sans pilote.

Pour continuer nous aurons la France sans Boches, heil sans Hitler, le monde sans guerre.

Ce qu'il faut savoir

Fort intéressés par le moyen que nous leur avons donné de reconnaître une démocratie et de ne pas la confondre avec un régime totalitaire, nos lecteurs nous ont demandé d'autres précisions. Les voici:

Dans une démocratie, on écrit son courrier sur du papier à en-tête et c'est le destinataire qui le lit le premier. — Ce sont les fripouilles qui sont en prison. — Un homme siffle sous votre fenêtre? C'est un voisin qui a oublié son trousseau de clés. — On n'envie pas les gens qui ont un appartement à double sortie. — Enfin lorsque le portrait du chef de l'Etat est exposé dans une vitrine, le commerçant peut, quand même, être un honnête homme.

Ainsi renseignés, nous espérons que nos lecteurs viendront, sans hésitation, se ranger aux côtés de M. Laval lorsque le bolchevisme essaiera de nous priver des bienfaits de la démocratie.

Chronique locale

NOTE DE LA DIRECTION

La Direction du Journal est certaine d'être l'interprète de la population de notre Archipel en adressant à Monsieur Constant Colmay, ses très sincères félicitations pour sa splendide conduite au feu tant pendant la campagne d'Afrique, et notamment à Bir-Hacheim, que pendant la campagne d'Italie.

Les magnifiques citations qui accompagnent les décorations dont notre concitoyen a été l'objet disent assez par elles-mêmes, la bravoure, l'intrépidité, l'initiative et l'intelligence au combat d'un des fils de Saint-Pierre. Grâce au héros Constant Colmay, à l'histoire déjà si belle de notre petit pays, s'ajoute un beau et glorieux chapitre.

La Direction remercie le Comité de l'Association « Croix de Lorraine » d'avoir bien voulu lui adresser ces documents qu'elle est particulièrement heureuse de publier dans les colonnes de ce journal.



Un Saint-Pierrais à l'Honneur

Le Comité de la Croix de Lorraine vient d'apprendre avec émotion et fierté que notre compatriote Monsieur Constant Colmay vient d'être décoré par le Général de Gaulle lui-même de la Croix de la Libération, cette haute et rare distinction qui n'est conférée qu'à ceux qui ont rendu de signalés services à la Patrie.

Quelque chose de l'insigne honneur mérité par notre compatriote rejaillit sur notre petit pays, et le Comité de la Croix de Lorraine, tout en félicitant chaleureusement Monsieur Constant Colmay se réjouit de l'avoir choisi pour représenter la Résistance Saint-Pierraise à l'Assemblée Consultative.

Tous les patriotes St-Pierrais seront heureux aussi des deux belles citations suivantes qui, en même temps que la Croix de la Libération, ont été décernées à notre compatriote.

1^{er} Régiment de Fusiliers-Marins S. I. 82362 le 8/7/44
2^{me} Escadron.

Citation à l'Ordre du Corps d'Armée.

Officier des Équipages de 2^{me} classe fusilier Colmay, Constant.

Commandant un peloton de reconnaissance, s'est particulièrement distingué les 20 et 21 mai 1944 lors de l'attaque de l'ennemi dans la vallée du Liri (Italie).

A engagé son peloton vigoureusement, payant de sa personne. Le 23 mai 1944 est allé rechercher dans les lignes ennemies, sous un violent feu d'armes automatiques, puis d'obus, le corps d'un de ses officiers mariniens tombé lors d'une progression.

Déjà cité (Médaille militaire - Croix de guerre).

*
* *

1^{er} Régiment de Fusiliers-Marins, S. I. 82362 le 8/7/44
2^{me} Escadron.

Citation à l'Ordre de la Croix de la Libération

Officier des Équipages de 2^{me} classe fusilier, Colmay, Constant.

Officier des Équipages de la Flotte qui a répondu dès le premier jour à l'appel du Général de Gaulle. Chef énergique, magnifique entraîneur d'hommes qui a pris part à toutes les affaires d'Afrique, fut blessé en Syrie, présent à Bir-Hacheim où il reçoit la Médaille Militaire.

Vient au cours de la campagne d'Italie d'affirmer son courage et son intelligence au combat en conduisant son peloton au cours de nombreuses affaires de Mai et de Juin. Toujours de l'avant avec une intrépidité digne de son passé et qui ne manque pas de déterminer chez ses hommes la magnifique émulation génératrice du succès.

Une magnifique citation

En même temps que notre compatriote Colmay, Monsieur Alain Savary qui accompagnait l'Amiral Muselier lors de la libération de nos Iles et qui fut Administrateur de la Colonie du 24 décembre 1941 au début de janvier 1943 se distinguait sur les champs de

bataille d'Italie où sa magnifique conduite faisait l'objet d'une citation à l'ordre de l'Armée.

En voici les termes:

CITATION

1^{er} Régiment de Fusiliers-Marins S. I. 82021, le 8/7/44

Lieutenant de vaisseau Savary, Alain, commandant le 2^{me} Escadron.

Jeune commandant d'Escadron de reconnaissance. A magnifiquement commandé son escadron les 20 et 21 mai 1944 au cours de la progression de la division le long de la vallée du Liri (Italie) et fait de nombreux prisonniers. Payant de sa personne aux points dangereux a réduit un adversaire tenace et bien retranché. A tenu seul pendant six heures un front de 2 kilomètres bien qu'harcelé par un feu d'armes automatiques et de mortiers.

Le Comité de la « Croix de Lorraine » est heureux d'adresser ses vives félicitations au Lieutenant de vaisseau Alain Savary qui a laissé parmi tous les patriotes Saint-Pierrais de si bons souvenirs.

Les événements de la Quinzaine

Chronique politique:

Activité du Gouvernement:

Le Conseil des Ministres s'est réuni les 21, 27 et 28 Octobre et le 1^{er} Novembre sous la présidence du général de Gaulle.

Au cours de sa séance du 21, le gouvernement a décidé la délimitation en territoire métropolitain de la « zone armée » et la limitation d'une nouvelle « zone de l'Intérieur ». Cette dernière partant de Marseille, passe par Digne et suivant la vallée du Rhône, traverse les Ardennes pour aboutir à Boulogne. Les quatre cinquièmes du sol français sont de ce fait devenus « zone de l'Intérieur » et sont contrôlés uniquement par le G. P. R. F.

A sa séance du 23, le Conseil des Ministres nomma M. Parisot, ancien secrétaire général de l'A. E. F., gouverneur de la Martinique, puis, sur la proposition de M. Tixier, le gouvernement adopta une ordonnance créant une Assemblée Municipale provisoire à Paris et une Assemblée Départementale provisoire de la Seine.

Le 1^{er} Novembre, le Conseil des Ministres adopta sur la proposition de M. de Menthon, une ordonnance créant une haute cour de justice qui jugera les ministres du soi-disant gouvernement de Vichy. Cette cour sera composée de 5 magistrats dont le président de la Cour de Cassation et de 24 jurés tirés au sort sur une liste de 100 membres comprenant 33 députés et 33 sénateurs exerçant en 1939, et de 34 parlementaires, membres de l'Assemblée consultative.

La commission des 20 parlementaires chargée de nommer ses délégués devant siéger à l'Assemblée Consultative en a choisi 55 dont MM. Auriol, Le Troquer, Moch, Philip, Boncour, Astier et Marty.

Le parti radical-socialiste a également nommé ses délégués.

La Grande-Bretagne, la Russie, les Etats-Unis et les Dominions ont reconnu officiellement le Gouvernement Provisoire de la République Française. Dans l'après-midi du 23 Octobre, les Ambassadeurs de ces pays ont remis une note de leur gouvernement à Monsieur Bidault, ministre aux Affaires Etrangères, reconnaissant officiellement le gouvernement présidé par le général de Gaulle.

Cette reconnaissance doit entraîner un certain nombre d'heureuses conséquences d'ordre diplomatique, financier, économique et militaire.

Mesures d'épuration: Des documents prouvant la culpabilité de Pucheu et de Pétain ont été trouvés.

Monsieur de Menthon, donnant lecture de ces documents à une conférence de presse déclara que 1.450 dossiers concernant des affaires d'intelligence avec l'ennemi étaient en cours d'instruction au parquet de la Seine ajoutant que 20 des 60 ministres composant l'autorité de fait de Vichy étaient arrêtés. De son côté, M. Maranne, commissaire de police dans le G. P. L. déclara que 10.000 collaborateurs sont actuellement arrêtés.

Parmi les arrestations opérées au cours de cette dernière quinzaine, on signale celles de: Jacques Bernard, délégué général dans les relations économiques franco-allemandes; André Langlet, champion d'Europe pour les poids lourds; Charles Martel engagé dans l'armée allemande; Charles Fremicourt, ancien ministre à la Justice et ancien premier président de la Cour de Cassation; Michel Detroyat, pilote personnel de Pétain et de Laval; Achard, ancien secrétaire d'Etat au ravitaillement; Chauvin, ancien directeur à la sûreté nationale.

Après avoir condamnés à mort par contumace P. Laval et Bourrageas, la cour de justice de Marseille a condamné à la peine capitale, Albert Lejeune, directeur des journaux de Nice et, Chambrot, expert comptable, à 10 ans de réclusion.

La cour de justice de Paris instituée pour juger les faits de collaboration inaugura une série d'audiences en jugeant Georges Suarez, ancien directeur du journal « Aujourd'hui », qui fut condamné à mort. Stéphane Lausanne, rédacteur en chef du journal « Le Matin » fut jugé et condamné à 20 ans de réclusion, à la confiscation de ses biens et frappé de l'indignité nationale.

La Cour d'Assises de Paris a également condamné à la peine de mort, le comte de Chatenet de Puisegur. Au cours du mois de Septembre, les tribunaux de France ont prononcé 28 condamnations à mort et 42 à des peines diverses dont 2 aux travaux forcés à perpétuité.

Voyage du général de Gaulle:

Parti de Paris le 23 octobre, le général de Gaulle inspecta les unités engagées sur le front de la première armée française qui lui ont été présentées par le général de Lattre de Tassigny. Notre Chef accompagné dans sa tournée d'inspection de M. Diehlmann et du général Juin s'arrêta à Troyes, Chaumont et Dijon où il reçut un accueil chaleureux.

Le 1^{er} novembre, le général de Gaulle s'est rendu sur les lieux mêmes du sacrifice des martyrs parisiens de la Résistance, rendre hommage à tous les héros tombés pour la défense du pays. Le Chef de la France s'arrêta successivement au Mont Valérien, au cimetière d'Ivry et au fort de Vincennes où se déroulèrent les der-

niers massacres de la région parisienne. Il gagna ensuite le château de Vincennes où il prononça l'émouvante allocution que vous pourrez lire dans ce numéro de notre journal.

En Europe: Signalons que l'armistice avec la Bulgarie fût signé à Moscou et que les grandes puissances ont établi des relations diplomatiques normales avec l'Italie.

A Moscou: Les entretiens Churchill-Eden, avec le premier ministre polonais et le maréchal Staline ont pris fin dans une atmosphère de parfaite cordialité. Des succès notables ont été obtenus concernant le règlement de la question polonaise et des mesures ont été prises pour la poursuite des opérations militaires afin d'obtenir une défaite militaire totale de l'Allemagne.

Les chefs d'Etats se sont également mis d'accord sur plusieurs points concernant la coordination de la politique britannique et soviétique touchant le Sud-Est européen.

En Grèce: M. Papandreou, maintenant à Athènes, s'est entretenu avec M. Eden et plusieurs hautes personnalités alliées arrivées inopinément dans la capitale grecque.

Chronique militaire:

En Hollande: Les lignes de défense allemandes se sont effondrées sur tout le front britannique et 40.000 Allemands battent en retraite essayant de traverser la Meuse pour échapper à l'extermination.

Lancé une puissante offensive, Canadiens et Britanniques libérèrent successivement les villes de Axel-Breskens, Tilburg, Breda, Geertruiden, Bois-le-Duc (Hertogenbosch), Rosendaal puis Bergen Op Zoom.

En outre, des commandos britanniques sont débarqués dans le Zuid Beveland opérant leur jonction quelques heures plus tard avec les troupes régulières qui ont libéré tout le sud de cette péninsule. Les commandos britanniques ont ensuite débarqué sur l'île de Walcheren libérant complètement le port d'Anvers de toute menace ennemie. Flessinghve est aux mains des alliés et la poche de l'Escaut est complètement éliminée. Ainsi, toute la Belgique est complètement libérée.

Sur le front d'Allemagne, dix jours après le rejet spectaculaire des conditions de reddition par la garnison allemande, Aix-la-Chapelle était aux mains des alliés. La lutte fut acharnée et environ 10.000 prisonniers ont été faits dont le commandant de la garnison qui s'est rendu sans conditions aux américains.

En France, la bataille est toujours âpre sur le front de Lorraine. Nos alliés américains ont occupé Bruyère, centre de gravité de la bataille des Vosges, tandis que la première armée française libérait Baccarat.

Les villages de Menil, Bru Jussarupt et Fraipertuis ainsi que Fremifontaine ont également été libérés. En outre les combats ont complètement cessé à Mezières-les-Metz qui fût le théâtre d'une longue lutte. Dans les Alpes, la neige empêche toute opération de grande envergure.

Front de l'Est: En Finlande, nos alliés soviétiques qui contrôlent toutes les mines de nickel de la région de

Petsamo, ont franchi la frontière norvégienne dans cette région et ont occupé le port de Kirkenes.

Les Russes ont également franchi la frontière de la Prusse Orientale sur un front de 140 km. Surmontant la résistance toujours accrue de l'ennemi, ils se dirigent sur les grandes villes d'Allenstein et d'Interburg. L'Armée Rouge a déjà libéré plusieurs centaines de localités dont la grande ville d'Augustovo.

En Roumanie, les soviets ont complètement libéré la Transylvanie avec la prise de Carei et de Satu Maré.

Rentrant en Tchécoslovaquie, les Russes ont libéré au cours de leur victorieuse avance, les villes de Mukachevo, Uzhorod et Cop. De leur côté, les Allemands cantonnés en territoire tchèque ont occupé Banska Bystrica.

En Hongrie, nos alliés qui se rapprochent toujours de Budapest ont occupé les villes de Baja, au Nord-Ouest de Subotica, puis Nyiregyhaza au Nord-Est de Debrecen qui changea plusieurs fois de mains et enfin celle de Kecskemen à 70 km. de la capitale hongroise.

En Yougoslavie, les Russes ont libéré, la capitale Belgrade, ainsi que les villes de Prokuplje, Apatin et Ruma; des combats font rage aux abords de Sjenica et de Sarajevo. De leur côté, les partisans du maréchal Tito ont occupé les ports de Raguse et de Split et canonne Zagreb, capitale de la Croatie.

En Albanie, Corissa fut libérée.

En Italie : Sur la côte adriatique, la 8^{me} armée prit la ville de Cesena et se bat près de l'aérodrome de Forli qui est menacée d'encerclement. La 5^{me} armée est à 13 km. au Sud de Bologne, et menace de couper en deux les défenses de Kesselring dans la plaine lombarde.

En Grèce : La retraite des Allemands se continue à une cadence toujours accélérée. Plus des 2/3 du pays sont libérés. Successivement les villes de Thebes, Lamia, Larissa, Domoko, Velos, Kozhani et Salonique ont été libérées. En outre les îles de Scarpento et de Skopelos ont été occupées par les alliés qui pilonnent celle de Melos.

Dans les airs : Continuant leur grande offensive, les aviateurs alliés sillonnent journellement les ciels du Reich; Déjà, la ville de Cologne est une base militaire inutilisable et la ville d'Essen est quasiment détruite.

Aux Philippines : Les Américains sont débarqués dans les Philippines deux ans et demi après leur départ. Les Japonais pris par surprise n'ont tout d'abord offert aucune résistance, et nos alliés en ont profité pour s'établir solidement sur l'île de Leyte où fut porté le plus gros assaut, qui a visiblement pour but de scinder les îles septentrionales des îles méridionales.

La chasse et la flotte étant ensuite intervenues, une grande bataille aéronavale s'engagea au cours de laquelle les nippons ont essuyé une véritable défaite, perdant 60 navires et environ 200 avions. Les pertes américaines extrêmement légères, s'élèvent à 6 navires dont 2 gros porte-avions.

Etat-Civil de Saint-Pierre

NAISSANCES :

19 Octobre. — Poirier, Cécile-Thérèse-Michelle.
30 Octobre. — Foucaud, Henri-Edouard-Maurice.

DÉCÈS :

22 Octobre. — Chauvin, Louise-Maria-Catherine, Veuve Toudic, Pierre-Marie.

A VENDRE

Deux propriétés consistant en Maison d'habitation et terrains. S'adresser à Monsieur Pierre Le TIEC

Eugène THEAULT

QUAI DE LA RONCIERE

FERBLANTERIE - QUINCAILLERIE
POSES APPAREILS DE CHAUFFAGE
SALLE DE BAINS ET ACCESSOIRES

L'ESPAGNOL Gustave

Quai de la Roncière — SAINT-PIERRE

Articles de Ménage

Ripolin et Peintures toutes couleurs
Essences -:- Huile de lin -:- Mastic -:- Vernis
Verre ordinaire et imprimé, etc.

Appareils de Chauffage en tous genres

Il est temps de songer à votre provision de Charbon. La Maison **PATUREL FRERES** a toujours su servir et accommoder sa clientèle de façon satisfaisante. Pourquoi changer de fournisseur? Vous n'y trouveriez aucun avantage.

Venez donc vous faire inscrire sans plus tarder, vous pourrez ainsi vous assurer votre approvisionnement pour l'hiver.

Vous avez le choix entre le charbon de la **Vieille Mine** et celui du **Bras d'or**.

A VENDRE

Une maison s'adresser à Louis Kello.